

Trains / S'en va le noir

Évelyne Morin

Numéro 136, février 2013

Ouvrir le XXI^e siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, É. (2013). Trains / S'en va le noir. *Moebius*, (136), 217–220.

Évelyne Morin

TRAINS

Un train au milieu de la terre
flamboyant l'incendie de l'espace
Un ballon monte dans le ciel

Les chiens perdus ont envahi la route
Seront arrêtés à la frontière
Reviendront des heures abattues

C'était là que coulait le sang

Les arbres seuls en ont mémoire
Les yeux voient encore les yeux grands ouverts
C'était là

Cet autre qui voyageait en moi
emportait ma parole
Je partais loin des nuits
par des escaliers clandestins
Le bruit redondant effaçait sa trace à mon approche
J'engageais la parole avec les reflets
inconnus dans les vitres
des trains
D'aucune nuit connue je ne traversais le noir
Fuyant la divagation des voies
Une lumière rouge
obscur
étrangeait les visages

Il y a ces heures qui pendent au-dessus des voix
Des écrins sertis de rails
que personne n'ouvre plus
Et des voyageurs fatigués des voyages
errant dans leur errance
Là-bas ils descendent des trains nocturnes
perdant la raison
de leur départ

Les pas des autres
m'entraînent
vers d'autres lieux
que je ne veux connaître
À bout de quai
l'issue d'être ici
se perd
dans l'attente d'un train
vide

Nuit désarticulée sur les rails :
Le sommeil ne viendra pas.
Des corbeaux se baignent dans le lac.

Les plumes noires des voyageurs s'égouttent sur le quai.
Le train a doublé la nuit de rouge.
Personne pour.
Il y a cette seconde humaine inhumaine
qui se jette
au passage du train

Désintégrant le temps en particules de départ

S'EN VA LE NOIR

Cours dans les plaines de feu
où la mémoire brûle encore
Cours jusqu'au bout de la terre
Les hommes oubliés
t'attendent
Ombres de brouillard
figées en photos sépia

Leur rire quelquefois arrive jusqu'ici
Ont-ils ri de l'inconcevable?
Peau humaine
retournée à même
l'esprit

Cours jusqu'au bout de la conscience
Là où les portes sont scellées de noir
Et nul ne pénètre l'invisibilité du mal

Le vent souffle sur la nature
sereine tandis que
les figurines humaines peinent
à tenir encore
debout
Sans une pensée qui éveillerait
les chiens
Elles s'accrochent aux chevelures d'étoiles
s'évadent dans la nuit
toujours belle
laissent les cendres de la peur au jour
qui se lève

La neige revenue
revêt leur corps de blanc
Ils sont
là à la séparation de l'aube
et des tourments passés

Toute résistance abolie
ils marchent
dans la beauté
infinie d'être
libres